

Les neurosciences peuvent-elles expliquer pourquoi certains individus font le mal ?

Cher lecteur, je vous avoue que cette question ne m'avait jamais tourmenté, mais à la réflexion et après avoir consulté un ami spécialiste des neurosciences, je me suis aperçu que le sujet n'était pas sans intérêt. Le problème est qu'il n'existe pas de définition scientifique du « bien et du mal ».

Ces notions sont relatives et sont plutôt du domaine de la réflexion philosophique, dans la mesure où elles ne sont pas des catégories objectives.

Ce qui est mal pour nous, sera le bien pour un terroriste islamique pénétré de sa vérité. On ne peut pas non plus faire une approche expérimentale du bien et du mal, car ce sont des notions trop générales.

Il faut donc reformuler la question jusqu'à pouvoir tester une hypothèse.

Pour le vrai et le faux, on peut parfaitement présenter sur un écran un dessin en noir, affirmer qu'il est blanc et observer dans le cerveau le signal d'incohérence que cela génère.

Des séquences-test ont été expérimentées par les scientifiques qui ont mis en situation des gens qui devaient prendre des décisions difficiles, jusqu'à la possibilité de sacrifier une personne pour en sauver cinq autres. Le comportement des gens sur le plan de la décision morale a toujours été dominé par l'émotion beaucoup plus que par la raison.

Le cerveau pense-t-il le bien et le mal ? Les scientifiques répondent que le cerveau fait la synthèse de multiples évaluations et que les circuits cérébraux évaluent la distance à la norme.

Ainsi un fait sera considéré comme plutôt vrai ou plutôt faux, plutôt positif ou plutôt négatif.

Nous allons ressentir à ces évocations du plaisir ou du déplaisir.

Nous sommes dans l'émotionnel qui va fonctionner selon le contexte. Le cerveau travaille sur des catégories : chose / être vivant / humain / non-humain.

Certains hommes n'éprouvent aucune émotion face à ce qui horrifie certains autres.

C'est ainsi que les grands criminels nient l'humanité de l'autre, mais il est très difficile de déterminer si leur comportement peut être détecté ou anticipé à partir d'une observation scientifique.

Ce que les neurosciences ont déterminé, ce n'est pas l'absence de liberté, mais le fait que le traitement de l'information est inconscient.

Lorsqu'un individu doit accomplir une tâche précise, la région du cerveau qui va préparer le geste va s'activer une à quatre secondes avant la conscience de la décision.

C'est pourquoi, Spinoza dont nous parlons dans la lettre de cette semaine, pense que tout est déterminé sans que nous sachions les causes qui nous déterminent.

Mais cela est discutable, car le libre arbitre peut sans doute exister aussi dans l'espace inconscient, nous permettant de prendre des décisions et de les modifier.

Si les neurosciences réduisent la morale à des processus biochimiques, notre notion de la morale est-elle devenue obsolète ? En fait probablement pas.

Dans une guerre, le cerveau des combattants est le même qu'ils soient d'un côté ou de l'autre.

La différence ne réside pas dans la constitution moléculaire de leur cerveau, mais bien dans un contexte historique et social qui les ont amenés à s'entretuer.

La culture prévaut sur le déterminisme biologique.

La science pourrait-elle aider à corriger l'éthique d'un individu ?

Probablement pas, mais elle peut corriger un comportement. Ainsi, les gens qui manifestent des comportements déviants ou violents, la science donne des inhibiteurs hormonaux à vie.

Certains troubles obsessionnels compulsifs sont éliminés grâce à des implants de stimulation cérébrale profonde.

L'éthique nécessite une écoute attentive de l'autre ? la science peut informer et éclairer, elle peut tenter avec plus ou moins de bonheur d'avancer sur des terrains incertains, mais elle ne doit jamais imposer.

C'est ainsi qu'il faut séparer recherche et applications. Il faudra encore beaucoup chercher pour obtenir une connaissance plus fine du fonctionnement de notre cerveau. Y arriverons-nous jamais ? Le rôle des scientifiques est d'informer sur ce que l'on sait vraiment et sur ce qui relève du fantasme. Mais les choses du monde sont-elles aussi simples qu'on pourrait les réduire à des équations ?